FILS AINÉ DE VEUVE,

285

DRAME-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. LUBIZE ET F. MAILLARD,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Folies-Dramatiques, le 21 octobre 1836.

BRUXELLES,
A. JOUHAUD, ÉDITEUR,
PASSAGE DE LA COMÉDIE, 5 et 4.

1836.

Digitized by Google

Personnages.	*Acteurs.*
DURAND,	MM. LEPEINTRE.
JOSEPH, son beau-fils, menuisier,	GEORGES.
JOLIBOIS, garçon de ferme,	PALAISEAU.
Mme DURAND,	Mmes DELILLE.
MARIE, fiancée de Joseph,	VALENTINE.

La scène se passe dans un village des environs de Paris.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue St,-Louis, 46.

Digitized by Google

FILS AINE DE VEUVE,

DRAME-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une chambre rustique. Au fond, porte donnant sur la campagne, portes latérales. Une commode au fond, des chaises, un établi de menuisier à droite.

SCÈNE I.

DURAND, Mme DURAND, *assise et travaillant.*

DURAND.

Pourquoi dire non, chère amie ? je sais que tu as de l'argent.

Mme DURAND.

Mais celui-là n'est pas pour vous.

DURAND.

Je ne peux pourtant pas sortir le gousset vide... je n'ai qu'à casser un carreau... ou bien être saisi d'une crampe d'estomac.... Il faudrait fouiller à la poche... et si elle était à sec !.. quelle humiliation !.. mon tempérament ne pourrait la supporter.

Mme DURAND.

J'en suis fâchée...

DURAND.

Non, Julienne, non, vous n'en êtes pas fâchée... je ne le vois que trop !.. Dieu ! que les temps sont changés !.. Où sont ces jours pleins de charmes où ce scélérat d'amour faisait tous les frais de la conversation ?

Mme DURAND.

Pourquoi renouveler mes regrets ?

DURAND.

Quelle erreur grossière !.. Est-il rien de plus délicieux que le souvenir du bonheur échu même depuis

Digitized by Google

long-temps?.. mais que dis-je échu?.. si tu voulais nous serions aussi langoureux que par le passé... car rien n'est changé en moi... Il n'y a qu'une blessure de plus... mais je n'en saurais douter... (*Il montre sa main.*) C'est mon infirmité qui met un espace entre nous... Que les malheureux sont infortunés!

Mme DURAND.

Oui, j'en conviens, cette blessure rappelle à ma mémoire une triste journée... Celle où après avoir joué tout ce qui vous restait de vos anciennes économies... vous vous êtes battu avec ceux qui vous avaient gagné.

DURAND.

Cet argent était à moi, je l'avais amassé à la sueur de mon front, en exerçant l'état honorable d'armurier. Je l'ai joué, perdu, et ma main idem... j'en avais le droit, car tout ça m'appartenait légitimement.

Mme DURAND.

Je le sais bien...

DURAND.

J'ai mal fait, j'en conviens... car c'est là l'origine de tous mes vices... Tu le sais, chère amie, jusqu'à ce malheureux jour, j'avais été un bon sujet...

AIR *de Misère et gaîté.*

Toujours le premier à l'ouvrage,
Des ouvriers le plus rangé,
Dam! j'étais économe et sage;
Ah! je suis joliment changé.
J'en conviens, et ça me chiffonne,
Car n'y a plus d' remède aujourd'hui...
Comme autrefois, l'étoffe est bonne;
Mais elle a pris un mauvais pli.
Je t'avais fait vivre un peu gentiment, je crois...
J'avais semé sous tes pas et sous ceux de ton fils;

Digitized by Google

alors en bas âge, des douceurs et des roses de toutes les saisons... un jour d'égarement a tout détruit, en insinuant dans mon cœur une foule de défauts... Je sais que je suis farci de mauvaises qualités.

Mme DURAND.

Puisque vous les connaissez, tâchez de vous en corriger.

DURAND.

Mais j'y vise sans cesse, et je ne le puis... je ne le puis.

Mme DURAND.

Restez chez vous... occupez-vous de nos enfans.

DURAND.

J'ai essayé ça... eh bien! quand je veux leur apprendre à lire, je m'endors; est-ce ma faute?.. L'éducation m'est incompatible, et ce n'est pas d'aujourd'hui; quand j'étais jeune, il a fallu me rouer de coups pour m'incruster l'écriture... c'est dans le sang.

Mme DURAND.

C'est une excuse de paresseux...

DURAND.

Tu sais que j'étais laborieux dans le temps où je pouvais travailler...

Mme DURAND.

C'est vrai, vous étiez un bon ouvrier...

DURAND.

Tu vois bien... pauvre chère amie, tu sais ce que je vaux, toi... tu me connais... donne-moi un peu de cet argent que tu as dans ta poche.

Mme DURAND.

Il ne m'appartient pas... c'est Joseph qui le gagne. et vous savez que chaque jour il ne me donne que juste ce qu'il me faut pour la dépense de la maison,

DURAND.

Digitized by Google

Pourquoi ne m'en donne-t-il pas, à moi ?.. j'ai des amis dans le village, je suis invité dans la société ; mais je ne peux pas me produire veuf de tout quibus... On fait une partie, on boit un verre de vin... faut-il donc toujours laisser payer les autres ? ce n'est pas mon genre... ma délicatesse y répugne.

Mme DURAND.

Vous n'ignorez pas le mal qu'il a à le gagner, cet argent...

DURAND.

Il en met de côté, et vous aussi.

Mme DURAND.

Eh ! mon Dieu ! que n'est-ce la vérité !

DURAND.

Dam ! il ne va jamais au cabaret, votre fils... ce qui est très-mal, parce qu'un bon citoyen doit faire aller le commerce.

Mme DURAND.

Vous voudriez peut-être qu'il vous ressemblât ?

DURAND.

Du tout... du tout... qu'est-ce que deviendrait donc le potage de la maison Durand et Ce ?

AIR : *vaudeville de l'Apothicaire.*

Si nous avions les mêmes goûts,
Nous ferions un triste assemblage ;
Mais il faut que chacun de nous
Gard' son emploi suivant l'usage.
De la *recette* il s'est chargé,
Moi, j'ai préféré la *dépense :*
L' travail est ainsi partagé ;
C'est moi qu'établis la *balance.*

Mme DURAND.

J'aime à voir que vous lui rendiez justice, car il ne manque pour vous ni de soins ni d'égards...

DURAND.

Digitized by Google

J'en suis reconnaissant... mais, entre nous, c'est pas pour moi qu'il agit ainsi, c'est pour vous, pour sa mère qu'il aime tant... c'est pas que je le blâme de t'aimer... c'est une faiblesse que je partage avec lui... Oh ! oui, Julienne, je te chéris bien violemment !.. Vois donc si tu aurais le reste d'une pièce de cinq francs.

Mme DURAND.

C'est inutile... je ne vous en donnerai pas...

DURAND.

Cependant, j'en ai besoin...

Mme DURAND.

Tant pis...

DURAND.

Il me semble que je suis le maître ici...

Mme DURAND.

Non.

DURAND.

Non ?.. Cependant je suis votre second mari... n'est-il pas vrai ?... alors, je suis le maître, et je veux de l'argent.

Mme DURAND.

Vous n'en aurez pas.

DURAND, *prenant une chaise.*

Je n'en aurai pas ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *arrêtant le bras de Durand.*

Arrêtez !.. qu'allez-vous faire ?

DURAND.

Tu as bien fait d'arriver... j'allais encore commettre quelque bêtise... Aussi, on est toujours à me taquiner ici, et cependant, on sait que je suis très-vif.

JOSEPH.

On se retient... Croyez-vous donc qu'il n'y ait que

votre patience que l'on exerce?

DURAND.

Je comprends l'apologe : c'est un reproche que tu m'adresses en manière de calembourg.

JOSEPH.

Eh ben! oui, c'est un reproche que je vous adresse sur votre conduite... car vous avez tous les défauts.

DURAND.

Oh! tous!.. tu amplifies : je suis buveur, querelleur, joueur, tapageur; mais autrement une bonne pâte d'homme!.. N'est-ce pas, Julienne, que je ne suis pas méchant?.. Tu m'en veux encore de la menace?..

JOSEPH.

Il n'y a peut-être pas de quoi?

DURAND.

Histoire de lui faire peur... Je suis d'un caractère sociable et pacifique... mais quand la passion me prend comme ça à la poitrine, à la tête, je ne me connais plus... et justement, quand tu es entré, nous parlions de nos affaires de ménage.

JOSEPH.

Vous appelez ça parler?..

DURAND.

AIR *de l'Anonyme.*

Certainement... est-on plus ridicule!
Mais tu sais bien que c'est plus fort que moi,
Quand j'parle, il faut toujours que j'gesticule,
Et nous causions... un peu chaud'ment, je croi,
J'lui démontrais, mon cher, ne t'en déplaise,
Le bon côté d' certain' combinaisons...

JOSEPH.

Mais sur sa têt' vous leviez une chaise,

DURAND.

C'était sans dout' pour asseoir mes raisons.

Digitized by Google

JOSEPH.

Vous rendez votre femme bien malheureuse.

DURAND.

Joseph, mon beau-fils, tu te trompes, c'est elle qui me rend l'existence pénible.

Mme DURAND.

Voilà qui est un peu fort...

DURAND.

Certainement, chère amie, tu ne veux jamais, quand je t'en demande... me donner...

JOSEPH.

De l'argent?..

DURAND.

Juste!..

JOSEPH.

Elle n'en a pas.

DURAND.

Oh! elle n'en a pas!..

JOSEPH.

Je lui en refuse, car elle aurait la faiblesse de vous en donner.

DURAND.

Faiblesse bien naturelle à l'égard de l'homme qui nous est cher et qui est appelé à briller dans le monde.. mais pour briller, un physique avantageux ne suffit pas... il faut que le moral y corresponde... j'entends par le moral de la monnaie ou des pièces blanches.

JOSEPH.

Pour les jouer et les boire.

DURAND.

Joseph, Joseph, que tu es dur pour ton beau-père... cependant, il t'aime, ton beau père...

JOSEPH.

Il n'y paraît guère...

DURAND.

Digitized by Google

Ingrat !.. tu ne sais pas ce que j'ai fait pour toi... hier au soir, je suis rentré un peu casquette... Eh bien ! c'était à force d'avoir bu à une bonne chance pour toi aujourd'hui.

Mme DURAND.

Joli moyen de l'empêcher d'avoir un mauvais numéro !

DURAND.

Si le destin n'a pas été attendri, c'est qu'il n'a pas de cœur... et je le renie... le destin... ah ça ! mais... il me semble que l'heure du tirage doit être arrivée... je n'ai pas de montre... je ne peux pas m'en assurer.

JOSEPH.

J'ai le temps...

DURAND.

Voilà encore une chose qui me serait bien utile... une montre...

Mme DURAND.

En effet, il doit être temps, Joseph.

JOSEPH.

Non, ma mère, pas encore.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *tristement.*

Bonjour, Mme Durand.

Mme DURAND.

On dirait que tu as pleuré, Marie ?

MARIE.

Je pleure bien encore.

JOSEPH, *à part.*

Elle va parler !

Mme DURAND.

Qu'as-tu donc ?

MARIE.

Pardine, j'ai... ce que vous avez vous-même...

Digitized by Google

Mme DURAND.

Je ne comprends pas.

JOSEPH.

C'est quelque enfantillage.

MARIE.

Vous appelez ça un enfantillage... vous êtes donc bien changé...

Mme DURAND.

Il y a un secret... une mauvaise nouvelle...

JOSEPH.

Non, ma mère, il n'y a rien.

DURAND, *à part.*

Il y a quelque chose... mon beau-fils se remue comme s'il avait des engelures qui lui démangent.

Mme DURAND.

Parle donc, Marie...

MARIE.

Comment, et vous aussi, madame Durand...

JOSEPH.

Je vous dis que ce n'est rien.

MARIE.

Rien... quand vous allez nous quitter... être soldat!

Mme DURAND.

Soldat... il a donc tiré?

JOSEPH.

Bavarde!...

MARIE.

Vous l'ignoriez?..

DURAND.

Mes deux litres d'hier n'ont servi à rien... est-ce vexant!..

Mme DURAND.

Tu ne me le disais pas...

JOSEPH.

On apprend toujours assez tôt les mauvaises nou-

Digitized by Google

velles... Eh ben oui ! j'ai eu le n° 7.

Mme DURAND.

Mon pauvre Joseph !

DURAND.

Je m'y attendais... il a la main malheureuse...

MARIE.

Il va nous quitter... pour toujours... peut-être...

Mme DURAND.

Me séparer de mon fils.?. oh! non ! non, il ne partira pas.

DURAND.

Il le faut bien, qu'il parte... c'est que le gouvernement ne plaisante pas, il a mis dans sa tête qu'il avait besoin de Joseph... il le lui faut, et il l'aura, Joseph..

Mme DURAND.

Non... il restera pour me consoler... Eh ! que deviendrais-je sans lui ? qui m'aiderait donc à supporter la vie... il restera... console-toi, Marie... il ne partira pas...

(Elle sort.)

DURAND.

Elle me fait l'effet d'avoir quelque chose d'égaré... Mes enfans, je vous conseille toujours de vous faire vos adieux... car si vous comptez sur les paroles de la bourgeoise, vous êtes exposés à vous blouser. (*Vivement.*) Je vais fumer.

(Il entre dans la pièce à droite.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, MARIE.

MARIE.

Joseph, pardonne-moi d'avoir fait de la peine à ta mère.

JOSEPH.

Je ne t'en veux pas... elle aurait toujours fini par le savoir.

Digitized by Google

MARIE.

Je sens bien que j'aurais dû me taire... mais quand on a du chagrin, on cherche des gens pour le partager.

JOSEPH.

Coquin de sort!.. partir... quitter sa mère, sa fiancée... les laisser sans appui... sans défenseur... mais ce n'est pas juste, ça...

MARIE.

Ne te désole pas... tu as bien entendu ta mère.

JOSEPH.

Ma pauvre Marie! tu te fais illusion, et elle aussi... va, il n'y a pas de remède.

MARIE.

Tu crois, Joseph?..

JOSEPH.

J'en suis sûr... mais il faut prendre son parti... Écoute-moi : nous sommes jeunes, nous pouvons supporter cette cruelle séparation... mais ma mère, le malheur a affaibli sa santé; mon départ sera un coup bien cruel pour son cœur... Eh bien! promets-moi de ne pas pleurer devant elle... de paraître gaie comme auparavant.

MARIE.

Gaie!.. est-ce que je pourrai?

JOSEPH.

Il le faut... J'aurai la force d'étouffer mes larmes... imite-moi, Marie... me le promets-tu?

MARIE.

Je tâcherai.

JOSEPH.

AIR *d'Yelva*.

Puisque le sort sous les drapeaux m'appelle,
Quand ma pauvr' mère ici m' regrettera,
Remplace-moi, bonn' Marie, auprès d'elle...

Digitized by Google

Le ciel un jour t'en récompensera.
Sèche ses pleurs, console sa tristesse :
A ses regrets tâche de mettre un frein...
En retrouvant chez toi tout' ma tendresse,
Elle oublira peut-être son chagrin.

MARIE.

Oui, Joseph, je lui parlerai sans cesse de toi... et de quoi pourrais-je donc parler ?

JOSEPH.

Merci, ma bonne Marie... Mais, hélas ! mon absence sera longue, auras-tu la force de m'attendre ?.. ton cœur ne se lassera-t-il pas d'aimer un homme qui sera si loin de toi ?

MARIE.

Quelle injuste crainte !

JOSEPH.

Tu le sais, les absens...

MARIE.

N'ont pas tort avec moi.

JOSEPH.

Ah ! si tu cessais de m'aimer... cache-le bien à ma mère... elle en mourrait... car elle partagerait le malheur de son fils.

MARIE.

Ne crains rien, Joseph ; mon amour ne le cède pas au tien... et moi, j'ai confiance en toi.

JOSEPH.

Silence ! voilà Jolibois.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOLIBOIS.

JOLIBOIS.

Bonjour, mademoiselle Marie, Joseph et la compagnie.

MARIE.

Bonjour, Jolibois.

Digitized by Google

JOLIBOIS.

Joseph, mon ami, tu vois un être dans la position la plus ridicule qu'il soit possible...

JOSEPH.

Toi, Jolibois?

JOLIBOIS.

Moi-même... Je me fais l'effet d'un chat qui va boire une écuelle de lait, et que l'on tire par la queue.

MARIE.

Qu'est-ce que vous avez?

JOLIBOIS.

Voilà ce que c'est... vous savez aussi bien que moi que notre village doit fournir cinq hommes pour la conscription... sur les camarades qui ont amené les numéros 1, 2, 3, 4 et 5, il se trouve trois hommes superbes et deux contrefaits dont un borgne de l'œil droit; donc le numéro 6 et le numéro 7 sont pincés... en un mot, toi, Joseph, ton affaire est claire, puisque tu as été assez simple pour saisir le numéro 7.

JOSEPH.

Nous savons cela... après?

JOLIBOIS.

Un instant... voilà où commencent mes embarras... J'ai obtenu du sort le numéro 8... dès-lors, je ne pars pas... mais si par hasard tu restais, c'est moi que je partirais... car ça n'est pas avec les 32 francs qui me restent de l'héritage de ma tante que j'achèterai un homme.

MARIE.

C'est tout simple.

JOLIBOIS.

C'est tout simple, mais je serais vexé, n'ayant jamais éprouvé le moindre desir de me faire casser une jambe, crever un œil, ou enfin d'attraper aucune des ma-

Digitized by Google

ladies que donnent les balles de canon et les boulets de fusil.

JOSEPH.

Eh bien ?

JOLIBOIS.

Eh bien ! voyez mon triste sort... je suis forcé de m'affecter de voir partir Joseph, que je chéris horriblement, et en même temps je me vois contraint de me réjouir que le même Joseph me remplace sous les drapeaux de la patrie, à la caserne, et même à la gamelle.

MARIE.

Si vous étiez un bon ami, vous partiriez à sa place.

JOLIBOIS.

Je suis un excellent ami... mais je ne peux partir pour lui; voici pourquoi : outre que je n'aime pas l'état militaire, je ne vous cacherai pas qu'étant d'un naturel doux et sensible, le bruit des armes à feu me rend malade... on n'est pas maître de ses antipathies... J'ai en horreur tout ce qui fait du bruit.

JOSEPH.

Poltron !..

JOLIBOIS.

J'en conviens, je suis poltron... mais ce n'est pas un crime... on n'est condamné à aucune peine infamante pour cette sorte de préjugé.

MARIE.

Songez donc que personne ne vous regretterait.

JOLIBOIS.

Oh ! ça... c'est une justice à rendre à mes amis, je leur suis parfaitement indifférent... Je suis orphelin de mon état, garçon de ferme par la grâce de Dieu, et amoureux de toutes les filles qui, du reste, ont la bonté de ne pas s'en apercevoir... c'est vrai que voilà

Digitized by Google

une position sociale diablement indépendante!

MARIE.

Vous voyez bien que c'est vous qui devriez partir, et non pas Joseph.

JOLIBOIS.

Du tout... c'est que tout ça va changer.

MARIE.

Comment?

JOLIBOIS.

Voici comment... En général, ici on me trouve laid... et cependant...

AIR *de Turenne.*

J' crois qu' mes deux jou's sont fraîches et vermeilles;
J'ai deux beaux yeux qui n'ont rien d' singulier;
J' possède un nez, un' bouche, deux oreilles:
Enfin, c' qui m' faut, on ne peut le nier,
Pour mon usag' particulier.
J' vois d'après ça, voilà ce qui m'assomme,
Que je n' suis laid que par comparaison;
Mais qu' près de moi n'y ait plus d' joli garçon,
Je deviens tout d' suite un bel homme.

Pour lors, les cinq garçons qui partent sont sans contredit les plus beaux de l'endroit... Je deviens naturellement un des Adonis de la commune... bien!.. Mon bourgeois, qui voit diminuer le nombre des ouvriers, m'augmente mes gages... très-bien... et les filles, qui font à présent les renchéries, seront bientôt forcées de courir après moi.

MARIE.

Vous feriez une bonne action... mais vous n' savez pas c' que c'est, vous?

JOLIBOIS.

Je n'ignore pas qu'une bonne action, ça fait du bien... aussi, j'en fais une à mon égard, en restant.

Digitized by Google

MARIE.

C'est un peu fort.

JOLIBOIS.

C'est tout simple... étant le plus souvent délaissé par les deux sexes, je m'ennuie naturellement... alors, pour me distraire, je vais au cabaret... Là, je bois et joue... et je prends goût au jeu et à la boisson... Si j'étais militaire, loin de me guérir de ces infâmes passions, je serais poussé à m'y livrer avec brutalité... mais en restant ici, je m'en corrigerai, devenant à même de cultiver la beauté.

JOSEPH.

Ma pauvre Marie, tu te donnes une peine inutile; Jolibois a raison.

JOLIBOIS.

Il m'a compris, lui...

JOSEPH.

D'ailleurs, je n'accepterais pas ce sacrifice...

JOLIBOIS.

Je m'en doutais bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme DURAND, *deux rouleaux à la main.*

Mme DURAND, *embrassant Joseph.*

Joseph, mon fils, tu ne partiras pas.

JOLIBOIS.

Comment! il ne partira pas...

Mme DURAND.

Non, non... je ne me séparerai pas de lui.

JOLIBOIS.

Ah! mais un instant... c'est que s'il ne part pas, c'est le n° 8, et c'est moi qui en est affligé... du n° 8.

Mme DURAND.

Ça ne te fait rien, nigaud... puisque voilà quinze cents francs pour lui acheter un remplaçant.

JOSEPH.

Digitized by Google

Est-il possible !

MARIE.

Quel bonheur !

JOLIBOIS.

C'est différent... je ne m'oppose plus.

JOSEPH.

Mon Dieu ! ma mère, d'où vous vient cet argent ?

Mme DURAND.

Cet argent, mon fils, il est à toi... et tu peux l'accepter sans crainte, car il a été gagné honorablement.

JOSEPH.

Je vous crois, ma mère... mais qui me l'a donné ?

Mme DURAND.

Ton père !

JOSEPH, *ôtant sa casquette.*

Mon père !

MARIE.

Ah ! madame Durand... apprenez-nous...

Mme DURAND, *à Joseph.*

Tu étais trop jeune quand ton père est mort, pour que son souvenir ait pu rester dans ta mémoire.

JOSEPH.

Mais vous m'avez répété souvent que c'était un ouvrier laborieux et économe.

Mme DURAND.

Et je ne t'ai pas trompé... aussi, lorsque je l'ai perdu, j'ai dit avec raison que je ne retrouverais jamais son pareil .. La maladie longue et cruelle qui me l'enleva avait épuisé presque toutes nos économies ; il ne me restait que cette petite maison... Mon mari m'appela un jour près de son lit, et, me prenant la main : « Julienne, qu'il me dit, je vais mourir... après moi, il ne te restera qu'une ressource, c'est ton fils Joseph, car son frère est un mauvais sujet... »

Digitized by Google

JOSEPH.

Hélas! oui... mon frère... il est mort... ainsi...

Mme DURAND.

« Malheureusement un jour viendra où la conscription pourra te l'enlever... mais j'ai trouvé un moyen de te le conserver... »

JOLIBOIS, *à part.*

C'était un malin, le papa... avant sa mort.

Mme DURAND, *de même.*

« J'ai déposé chez notre curé, qui est un honnête homme, une petite somme qu'il m'a promis de faire valoir jusqu'à ce que Joseph ait vingt ans... quoi qu'il arrive, quel que soit ton sort, M. le curé ne te remettra pas cet argent, sa destination est sacrée... Je n'ai pas de reçu, la probité de notre pasteur m'est connue... et tout le monde doit ignorer ce placement... ainsi... » Il ne put achever.

JOSEPH.

O mon père!

MARIE.

Quel honnête homme!

JOLIBOIS.

Je suis attendri au possible... décidément le défunt a mon estime.

JOSEPH.

Je ne me sens pas de joie.

AIR *des Scythes.*

N'plus vous quitter... êtr' l'époux de Marie,
Quel doux espoir!... aussi, du fond du cœur,
Mon brave père, ah! je vous remercie
De m'envoyer d'là-haut tant de bonheur;
Pour le travail ça double mon ardeur.
Puisque du ciel, votr' demeure dernière,
Vous m'donnez d'quoi poursuivre mon état,
Je f'rai comm' vous le bonheur de ma mère,

Digitized by Google

Pour vous prouver qu'j'n'suis pas un ingrat.

JOLIBOIS.

Voilà qui est heureux !.. à présent je peux me livrer sans contrainte à ma folle gaîté, puisque nous ne partons ni l'un ni l'autre.

JOSEPH.

Ce brave curé, il vous a remis le dépôt qui lui avait été confié !

Mme DURAND.

Le voici.

JOSEPH.

Je vais le remercier.

MARIE.

Et moi aussi.

Mme DURAND.

Allons-y tous trois.

JOLIBOIS.

Moi, je vas boire un coup à sa santé, c'est toujours de cette manière que je cultive les curés... c'est le moyen d'être bien ensemble.

JOSEPH.

Serrons cet argent.

(Il le met dans un tiroir de la commode.)

MARIE.

Ah ! madame Durand, que vous m'avez fait de bien.

JOSEPH.

Je n'ai jamais été si heureux qu'aujourd'hui.

JOLIBOIS.

Quinze cents francs !.. ah ! monsieur mon père, je ne vous le reproche pas... mais vous n'avez pas eu autant d'attention pour moi...

Mme DURAND.

Partons...

AIR *de Victorine* (Jusqu'au revoir.)

Digitized by Google

Quand nous pouvons du sort braver la chance,
Allons ensembl' le remercier tous trois;
Il a des droits à notr' reconnaissance,
Puisqu'il a fait trois heureux à la fois.

JOLIBOIS.

Brave curé, je t'estime, je t'aime,
C'est de ta part une belle action;
Tu sauv' Joseph, mais tu m'sauves moi-même,
Je te promets ma bénédiction.

ENSEMBLE.

Quand nous pouvons, etc.

SCÈNE VII.

DURAND, *seul.*

Dites donc!.. hé!.. ils ne m'entendent pas... où vont-ils donc comme ça en procession?... ils ne qu'ils rendraient le pain béni?.. oh! non, ils me l'auraient dit... c'est toujours moi qui commande les galettes... Puisque je suis seul, j'ai bien envie de fureter dans les tiroirs, les armoires et autres lieux cachés, pour voir si je ne découvrirai pas quelque pièce, fût-elle de quinze sous... j'en ai infiniment besoin... (*Il ouvre un tiroir de la commode.*) C'est pas ici, c'est le tiroir à mon linge... il est vide. . (*Il ouvre un autre tiroir.*) Ça, c'est le titre de propriété de la maison... (*Il ouvre le tiroir où sont les* 1,500 *fr.*) Des gants de peau de lapin... Oh! des rouleaux de pièces de six liards... dieux! de l'or... quinze cents francs... Hein! les femmes sont-elles cachotières... c'est que la bourgeoise ne m'avait jamais parlé de ça... quelle petitesse!... elle qui sait que j'ai la tête organisée pour les spéculations... au lieu de me confier ces écus... elle les laisse exposés aux intempéries de l'humidité et de la stagnation... Dieu! si j'avais eu ça plus tôt, quelle affaire!.. à la bourse de Paris... au jeu... au jeu surtout, comme ça m'aurait aidé!.. Dam! si je ne

Digitized by Google

gagne jamais, c'est que je n'ai pas assez d'argent... mais je puis tout réparer... ces fonds bien dirigés nous procurent une aisance recommandable... je peux même devenir riche, mes principes ne s'y opposent pas... Ma foi, c'est le ciel qui m'inspire...

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

D'puis long-temps voulant être riche,
Au sort j'm'adressais, mais en vain,
A mon égard il était chiche;
Fatigué d'lui tendre la main,
C'matin encor j'criais contr' le destin.
Bien loin de me garder rancune,
Il a l'air de me caresser,
Puisqu'il me lanc' sur l'char de la fortune,
Tâchons maint'nant de n'pas verser,
Le tout est de ne pas verser.

(Il prend l'argent et le met dans toutes ses poches.)

Je réponds que ces jaunets ne moisiront pas.

SCÈNE VIII.

DURAND, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *accourant.*

Joseph ! Joseph !...

DURAND.

Qu'est-ce que tu lui veux, à Joseph ?

JOLIBOIS.

Je venais lui annoncer qu'il y avait une table chez M. le maire à rabotter.

DURAND.

T'avait-on prié de lui chercher de l'ouvrage ?

JOLIBOIS.

Non ; mais quand on est doué d'un cœur sensible, on est utile à ses semblables quel qu'il fût.

DURAND.

Un cœur sensible !

Digitized by Google

JOLIBOIS.

Vous ne connaissez pas ça... vous.

DURAND.

Pourquoi ne connaîtrais-je pas ça?

JOLIBOIS.

Pardine! hier, à cause que je vous gagnais dix-neuf sous, ne m'avez-vous pas gratifié d'un énorme coup de pied, que j'en ai été tomber le poing dans le carreau de papier de la mère Leblanc.

DURAND.

J'ai bien fait.

JOLIBOIS.

Vous êtes un homme de pas grand' chose, et surtout bien lâche...

DURAND.

Bien lâche!

JOLIBOIS.

Certainement... bien lâche!.. pour m'attaquer, m'insulter, moi, que vous savez que je suis excessivement poltron, qu'un enfant au berceau me ferait fuir, et que j'ai peur le soir dans les rues où je suis tout seul... Allez, allez, je ne professe pour vous nulle estime, et votre coup de pied d'hier m'a paru un objet bien bas.

DURAND.

Voyons, veux-tu faire la paix?

JOLIBOIS.

Ça dépend de la manière dont vous vous y prendrez.

DURAND.

Je te paie à boire chez la mère Simon.

JOLIBOIS.

AIR *du Premier prix.*

Merci!.. j'connais votre système,
J'n'aim' pas être invité par vous,
J'préfer' vous régaler moi-même.

Digitized by Google

DURAND.

Pourquoi donc, mon cher?.. entre nous,
Je fais bien les choses, je pense;
Quand j't'invit', je n'épargne rien.

JOLIBOIS.

Comm' toujours je pai' la dépense,
J'trouve que vous régalez trop bien.

DURAND, *tirant un rouleau de sa poche.*

Tiens, méfiant!

JOLIBOIS.

Ceci change les choses... Ah ça! c'est donc ici comme à l'Hôtel des Monnaies?..

DURAND.

Ça ne te regarde pas... pourvu que je ne te laisse point en plan... criquet!

JOLIBOIS.

C'est juste.

DURAND.

Et puis nous ferons une partie...

JOLIBOIS.

Du tout... je ne fais pas de partie.

DURAND.

C'te bêtise... pourquoi donc?.. est-ce que tu n'as pas d'argent?

JOLIBOIS.

J'ai les trente-deux francs de l'héritage de ma tante, mais vous êtes trop mauvais joueur... et puis, je crains de prendre trop de goût au jeu... j'y rêve quand je suis couché... des fois je me réveille en criant : atout... du cœur...

DURAND.

Qu'est-ce que ça fait?... le jeu est un délassement fort distingué... Si tu allais dans le grand monde, tu verrais jouer la triomphe, la mouche et autres exercices.

Digitized by Google

JOLIBOIS.

Vraiment?

DURAND.

Moi qui te parle, j'ai joué avec des princes, des barons et des fabricans de moutarde...

JOLIBOIS.

Eh bien! ça pique mon envie... j'y consens.

DURAND.

Chut! voici la bourgeoise... ne disons rien... le cabaret et le jeu, ça lui déplaît... et je respecte ses préjugés.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme DURAND.

Mme DURAND, *à elle-même.*

Ce bon curé! il avait les larmes aux yeux en nous voyant à ses pieds.

DURAND.

Eh bien! bobonne, es-tu toujours fâchée?

Mme DURAND.

Vous savez bien que je ne conserve jamais de rancune contre vous... et cependant, vous me faites souvent bien du chagrin.

DURAND.

Mais ça ne m'arrivera plus... car je suis sur le chemin de te rendre bien heureuse...

Mme DURAND.

Que voulez-vous dire?

DURAND.

Rien... Laisse-moi jouir en temps et lieu de ta douce surprise... Viens, Jolibois.

Mme DURAND.

Encore au cabaret!

DURAND.

Il le faut bien... quand on est abreuvé de soucis amers et de douces espérances, n'est-on pas cou-

Digitized by Google

traint d'aller les noyer dans le liquide ?

JOLIBOIS.

C'est un fait.

DURAND.

C'est ainsi que raisonne l'homme qui connaît l'économie politique et domestique... Viens, blanc-bec.

JOLIBOIS.

Je vous suis... Comme il a la parole en main !.. J'ai idée que je gagnerai... j'ai rêvé cornichons.

SCÈNE X.

Mme DURAND, *seule*.

Toujours le même !.. Que maudit soit le jour où je le connus... mais alors, c'était un bon sujet, je fus long-temps heureuse avec lui ; il n'était pas joueur et ivrogne... maintenant, tous les vices ! et être liée à lui pour la vie... et ne pouvoir le corriger !.. Cependant ce n'est pas un méchant homme ; malheureusement, il n'a pas la force de résister à ses funestes penchans... les mauvaises connaissances achèvent de le perdre... Ah ! mon Dieu ! pourquoi l'ai-je aimé ?

SCÈNE XI.

Mme. DURAND, MARIE.

MARIE.

Madame Durand !.. madame Durand !.. j'ai trouvé un remplaçant pour votre fils.

Mme DURAND.

Déjà !

MARIE.

Certainement... et un bel homme !.. cinq pieds, onze pouces ; on ne dira pas qu'il n'a pas la taille.

Mme DURAND.

Il n'y a pas de danger... Quel est ce garçon ?

MARIE.

C'est Justin l'efflanqué... vous savez celui qui veut toujours me faire la cour ?

Digitized by Google

Mme DURAND.

Ah ! oui... je croyais que Pitou l'avait retenu pour son fils, qui justement a eu le numéro 3.

MARIE.

Ils étaient en pour-parler... mais... vous ne me gronderez pas ?... ni Joseph non plus ?

Mme DURAND.

Qu'as-tu donc fait ?

MARIE.

J'ai fait des mines à l'efflanqué, qui a quitté Pitou, et puis, je l'ai laissé me débiter des douceurs... et pendant ce temps-là, je lui ai fait donner sa parole qu'il remplacerait celui que je voudrais.

Mme DURAND.

Voyez-vous la rusée !..

MARIE.

Madame Durand, est-ce qu'il y a du mal à faire la coquette avec quelqu'un qu'on n'aime pas, quand c'est pour rendre service à celui qu'on aime ?

Mme DURAND.

Quelquefois...

MARIE.

Et puis, il n'y a eu que mes oreilles de coupables, et encore bien peu, car je n'ai presque pas entendu les jolies choses qu'il m'a dites.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Madam' Durand, vous êtes mécontente,
Et c'que j'ai fait n'est pas bien.

Mme DURAND.

Non, vraiment.
Mais, pour cett' fois, j' veux bien être indulgente.
Écout' seul'ment cet avis, mon enfant :
Coquetterie, œillades, doux langage,
Propos d'amour, soupirs, et cœtera,
Vois-tu, Marie, quand on est à ton âge,

Il n' faut pas jouer avec ces choses-là.
Ah ça ! quelle somme exige-t-il?

MARIE.

Quatorze cents francs...

Mme DURAND.

C'est très-bien...

MARIE.

Madame Durand... j'ai encore quelque chose à vous dire...

Mme DURAND.

Je t'écoute.

MARIE.

Voilà votre fils libéré de la conscription... il est donc quitte envers la patrie ?

Mme DURAND.

Sans doute,

MARIE.

Il a contracté une autre dette pour laquelle je voudrais le voir aussi exact...

Mme DURAND.

Tu veux parler de ton mariage... j'y ai pensé, et avant un mois tu seras madame Joseph.

MARIE.

Avant un mois... oh !.. ah ! Dieu !..

Mme DURAND.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

MARIE.

C'est la joie... J'étouffe !.. Ne faites pas attention... ça n'est pas dangereux... mais quand on ne s'y attend pas...

Mme DURAND.

Je le conçois... Ma pauvre Marie, si Joseph avait eu un bon numéro, ces quinze cents francs auraient été sa dot.

Digitized by Google

MARIE.

Est-ce que nous avons besoin de cet argent-là? nous sommes tous les deux laborieux et rangés, et je vous réponds que nous nous tirerons d'affaire.

Mme DURAND.

Embrasse-moi, Marie, je suis bien heureuse.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *pâle et agité.*

Ma mère !.. ma mère !..

Mme DURAND.

Ah ! mon Dieu ! comme tu es pâle !

JOSEPH.

Où est l'argent que M. le curé vous a remis?

Mme DURAND.

Dans ce tiroir.

JOSEPH.

Vous êtes sûre qu'il y est encore?..

Mme DURAND.

Pourquoi cette question?

JOSEPH.

C'est que je viens d'entendre dire que votre mari avait perdu quinze cents francs au cabaret...

Mme DURAND.

Grand Dieu !.. quelle horrible pensée !..

MARIE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

Mme DURAND.

Je n'ose m'assurer de la vérité...

JOSEPH.

Oh ! mon Dieu ! ayez pitié de nous... (*Il ouvre le tiroir.*) Plus rien !

Mme DURAND.

Plus rien !

MARIE.

Joseph soldat !

Digitized by Google

JOSEPH.

O désespoir!.. quitter ma mère et ma fiancée!.. non, jamais!.. je resterai...

MARIE.

AIR *du Cid.*

Il le faut bien!.. c'est la loi qui l'ordonne;
Elle est sévère; ah! craignons son courroux.

JOSEPH.

Mais si je pars, si je vous abandonne,
Qui donc alors... qui veillera sur vous?

MARIE.

Ne craignez rien; votre mère est si bonne,
Que tout le monde aura pitié de nous.

JOSEPH, *à sa mère.*

Des étrangers vous quêteriez l'aumône!
Non, votre fils doit seul veiller sur vous!

Mme DURAND, *à part.*

Il le faut!.. Ah! Durand!.. à quoi me réduit ton infâme conduite? (*Haut.*) Mes enfans, venez tous deux sur mon cœur... puissiez-vous ne jamais cesser de me chérir!

MARIE.

Quelle idée!

Mme DURAND.

Marie, mon enfant!.. laisse-nous, j'ai besoin d'être un instant seule avec mon fils.

MARIE.

Oui, madame Durand.

Mme DURAND.

De cet entretien dépend peut-être le bonheur de toute ta vie.

MARIE.

Mon bonheur!

Mme DURAND.

Va, mon enfant.

Google

MARIE.

Ah! je n'ai plus d'espoir.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

Mme DURAND, JOSEPH.

Mme DURAND.

Mon fils, je puis encore te sauver.

JOSEPH.

Me sauver!..

Mme DURAND.

Oui... mais pour cela...

AIR : *T'en souviens-tu?*

Il faut te dire un secret qui m'oppresse...
Il faut qu'ma honte apparaisse au grand jour.
Ah! quand j'te prouv' l'excès de ma tendresse,
N'va pas, mon fils, me r'tirer ton amour.
Jusqu'à présent ma bouche a pu se taire,
Et je t'avais caché mon déshonneur...
C'est ton départ qui fait parler ta mère...
L'pardon pour elle, et pour toi le bonheur!

JOSEPH.

Mon Dieu!.. qu'allez-vous donc m'apprendre?.. vous me faites trembler!

Mme DURAND.

Mon fils, embrasse-moi... laisse-moi te presser sur mon cœur avant de te dévoiler ce cruel secret... car lorsque tu le connaîtras, peut-être me repousseras-tu... peut-être répondras-tu à mes caresses par le mépris...

JOSEPH.

Pouvez-vous le croire?.. oh! non, non, fussiez-vous aussi coupable que vous le dites... eh bien! je vous pardonne d'avance... et si le mal est irréparable, ma vie entière sera consacrée à vous consoler.

Mme DURAND.

Que tes paroles me font de bien!.. puisses-tu ne pas

Digitized by Google

les rétracter!

JOSEPH.

Parlez, ma mère, parlez.

Mme DURAND.

Que cet aveu me coûte!

JOSEPH.

Du courage!

Mme DURAND.

Apprends donc, mon fils, qu'avant de mourir, ton père me fit jurer de ne jamais me remarier.

JOSEPH.

Et vous avez trahi votre serment?

Mme DURAND.

Non... je l'ai tenu... car Durand n'est pas mon mari.

JOSEPH.

Quoi! ma mère...

Mme DURAND.

J'eus la faiblesse de l'aimer... mais le ciel m'en a bien punie.

JOSEPH.

Ah!.. je vois pourquoi vous ne l'avez pas chassé...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Comme une épouse et vertueuse et sage,
Chacun ici vous cite justement;
Fallait-il donc que tout-à-coup l'village
Devant un mot changeât de sentiment?
Vous avez dû, malgré votre détresse,
Dissimuler l'chagrin qui vous rongeait...
On plaint la femme d'un mauvais sujet,
Mais on méprise sa maîtresse.

Mme DURAND.

Oui, telle fut ma pensée... mais aujourd'hui que je puis, en publiant la vérité, te sauver de la conscription, je n'hésite pas... que me fait la honte?.. la pré-

Digitized by Google

sence de mon fils me consolera... car tu ne partiras pas, tu es le fils aîné d'une veuve.

JOSEPH.

Croyez-vous donc que j'accepte un pareil sacrifice?..

Mme DURAND.

Quoi! tu refuses?

JOSEPH.

Puis-je hésiter entre la honte de ma mère et une séparation de quelques années?.. non, je serai soldat.

Mme DURAND.

Toi, me quitter!.. mais c'est impossible...

AIR : *Époux imprudent.*

Mais songe donc à c'que je viens de faire...
Est-il, dis-moi, sacrifice plus grand?..
Oubliant tout... vit-on jamais un' mère,
Pour le sauver, rougir d'vant son enfant,
Dire ses torts, ses faut's à son enfant?..
Je vois d'ici que chacun m'abandonne;
Mais que me font la honte et le mépris,
Si j'puis entendre à chaqu' instant mon fils
Me répéter qu'il me pardonne?

JOSEPH.

Vous n'avez donc pas songé au sort qui vous attendait... mais tout le monde vous fuira... dans la rue on vous montrera au doigt... « La voilà, se dira-t-on, cette femme si vertueuse... ce n'était qu'une hypocrite... » A l'église vous avancerez vainement la main pour partager une goutte d'eau bénite... et, à genoux devant l'autel, vous serez isolée de tout le monde, comme si vous étiez une réprouvée.

Mme DURAND.

Que me feront toutes ces humiliations?.. Je m'adresserai à Dieu, qui lit dans mon cœur... je prierai pour toi... je demanderai au ciel de me conserver

Digitized by Google

mon fils au prix des tortures éternelles!

JOSEPH.

Ah! ma mère, quelle tendresse!.. que je serais ingrat si je ne vous rendais pas tout cet amour!.. et, pour vous le prouver, je dois, malgré vous, veiller à votre réputation... Je veux qu'on vous respecte... et pour cela je partirai...

Mme DURAND.

Que dis-tu?

JOSEPH.

J'imposerai silence à mon cœur... et vous, ma mère, vous montrerez du courage... vous serez digne de mon père... vous ne forcerez pas le monde à vous mépriser... Du mépris pour ma mère!.. non... non... je ne pourrais le supporter!

Mme DURAND.

Eh quoi!... mon fils...

JOSEPH.

N'essayez pas de me fléchir... ce serait inutile... (*Ici Durand paraît et se cache.*) Que Durand passe toujours ici pour votre mari... et puisqu'il a joué et perdu les quinze cents francs qui devaient me procurer un remplaçant... eh bien! je partirai... je vais dire à Justin que je n'ai plus besoin de lui.

Mme DURAND.

O mon Dieu!.. rougir devant mon fils et ne pas le sauver!

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

DURAND, *seul.*

Je n'ai pas le cauchemar!.. je suis bien éveillé!.. Comment! ces quinze cents francs que je viens de perdre, c'était pour empêcher Joseph de partir!.. et je les ai joués!.. mais je suis un scélérat... un crocodile... un monstre maritime!.. mais je mériterais

Digitized by Google

d'être pendu aux quatre coins du village... Comment! je suis entouré d'une femme et d'un soi-disant beau-fils qui se tuent, se morfondent jour et nuit pour me nourrir et donner de la bouillie à mes enfans, et moi, chenapan, je les plonge dans le chagrin et le désespoir jusque par-dessus les oreilles... Et Joseph!.. Joseph qui sait à présent que je lui suis parfaitement étranger, qui pourrait m'envoyer vagabonder sur la grand' route, après m'avoir donné pour gratification une nuée de coups de pied, dont je suis excessivement digne... Joseph me laisse ici, et va manger la purée au croûton du soldat pour sauver l'honneur de sa mère!.. et moi, moi qui ai des cheveux gris, je suis moins magnanime qu'un blanc-bec... et je le souffrirais!.. et je me laisserais humilier à ce point!.. non, non... il r'aura son argent... il ne partira pas... je veux qu'on revienne sur mon compte... je veux aussi des bénédictions... je veux qu'on me couvre de bénédictions!.. C'est ce gringalet de Jolibois qui m'a plumé, je veux le replumer à mon tour... le voilà justement... Approche!

SCÈNE XV.

DURAND, JOLIBOIS.

(Pendant toute cette scène Durand est bref et menaçant.)

JOLIBOIS.

Ah! vous êtes tout seul!.. je m'en vais...

DURAND.

Tu t'en vas!.. pourquoi?

JOLIBOIS.

Parce que je n'ai rien à faire ici.

DURAND.

Reste, j'ai besoin de toi.

JOLIBOIS.

C'est que je suis bien pressé.

Digitized by Google

DURAND.

Tu ne l'étais pas tout-à-l'heure quand tu gagnais.

JOLIBOIS.

Je crois avoir joué loyalement.

DURAND.

Je ne dis pas... mais je veux ma revanche.

JOLIBOIS.

J'ai affaire...

DURAND.

Je veux ma revanche!

JOLIBOIS.

Je n'ai rien à vous refuser.

DURAND.

Seulement je n'ai pas d'argent.

JOLIBOIS.

Alors, je m'en vais... mes moyens ne me permettent pas de faire crédit.

DURAND, *ouvrant une porte latérale.*

J'ai de quoi répondre... vois-tu ces meubles?..

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que je ferai de ça si je gagne... moi, qui suis logé en garni... dans l'écurie... il faudra que je loue un appartement... ça sera onéreux... ça sera onéreux...

DURAND.

Tu feras comme tu voudras... allons, mets-toi là...

JOLIBOIS.

Cependant...

DURAND.

Tu veux donc garder mon argent?..

JOLIBOIS.

Non, je ne veux pas le garder... mais je préfère ne pas vous le rendre... et puis, je n'aime plus le jeu... ça m'a fait tant d'effet de vous voir perdre une si grosse somme... quinze cents francs!

DURAND.

Voici des dés... en partie liée !

JOLIBOIS.

Comme vous voudrez... (*A part.*) Plutôt que de jouer avec lui dans la mauvaise humeur où il se trouve... j'aimerais mieux avaler une médecine noire.

DURAND.

J'estime mon mobilier... quinze cents francs.

JOLIBOIS.

C'est un peu cher... vous savez que dans ce moment il y a une grande baisse sur les marchandises ?

DURAND.

Quinze cents francs !..

JOLIBOIS.

Va pour quinze cents francs. (*A part.*) Cet homme me fera mourir dans mon printemps !

DURAND, *après avoir écrit.*

Tiens, voici un reçu en règle... si tu gagnes, tu n'auras qu'à prendre possession... Allons... commence...

JOLIBOIS.

Quatre !

DURAND.

Six !

JOLIBOIS.

Sept...

DURAND.

Cinq...

JOLIBOIS.

Quatre... ça va mal.

DURAND.

Deux... perdu... toujours du guignon ! La maison d'un seul coup pour 3,000 francs.

JOLIBOIS.

Je déteste être propriétaire... je crains de devenir

Digitized by Google

fier et hautain.

DURAND.

Mais tu ne gagneras pas.

JOLIBOIS.

C'est différent.

DURAND.

Voilà le titre... allons, dépêche-toi...

JOLIBOIS.

J'y suis...

DURAND.

Non... je commence... d'un seul coup.

JOLIBOIS.

C'est convenu...

DURAND.

Onze... c'est bien.

JOLIBOIS.

Dieu !.. onze.... je suis démonétisé.... A moi.... Douze...

DURAND.

Malédiction !... Va-t-en...

JOLIBOIS.

Est-ce que je...

DURAND.

Va-t'en... te dis-je... je te battrais.

JOLIBOIS.

En ce cas, je me sauve... on n'a pas la moindre satisfaction avec cet être-là... je lui préférerais le Bédouin le plus incivil.

DURAND.

Va-t'en donc...

SCÈNE XVI.

DURAND, *puis* Mme DURAND *et* JOSEPH.

DURAND.

Oh rage !.. la maison, les meubles... tout perdu !

Mme DURAND, *entrant.*

Digitized by Google

Qu'ai-je entendu?... oh ! non, c'est une erreur sans doute?

DURAND.

Ce n'est pas une erreur, nous ne sommes plus ici chez nous.

JOSEPH.

Malheureux!..

Mme DURAND.

Joseph!... que vas-tu faire?

JOSEPH.

Punir cet homme... cet infâme...

Mme DURAND.

Arrête... mon fils!..

DURAND.

Laissez-le faire.. qu'il se débarrasse de moi... je ne 'ai pas volé.

Mme DURAND.

Tu es donc bien enclin au vice, puisque l'exemple de mon fils se sacrifiant pour nous n'a pu t'arrêter!

JOSEPH.

Ah! ma mère .. maintenant que vous n'avez plus aucune ressource, il faut que je reste, il faut que je publie votre honte pour profiter du bénéfice de la loi.

DURAND.

Et ne pouvoir travailler... pour réparer mes torts!.

JOSEPH.

Etre forcé de dire à tout le village : Cet homme n'est pas le mari de ma mère...

Mme DURAND.

Puisque je n'ai pas craint d'être coupable... j'aurai la force de supporter le mépris...

DURAND.

Le mépris?.. non.., il n'y en aura pas pour vous.

JOSEPH.

Et qui pourrait l'empêcher?..

Digitized by Google

DURAND.

Moi !..

Mme DURAND.

Comment cela ?

DURAND.

C'est mon secret... Ecoutez-moi... je ne peux ni travailler pour vous nourrir, ni aller me battre à la place de Joseph... mais je vous l'ai dit, je puis vous sauver la honte... je puis vous rendre votre fils sans que vous ayez à rougir.

Mme DURAND.

Serait-il possible ?

DURAND.

Croyez-en ma parole... mais avant de nous séparer, j'implore de vous une grâce.

JOSEPH.

Qu'est-ce que c'est?

DURAND.

Voyez mes larmes... mon repentir... pardonnez-moi le mal qne je vous ai fait... je suis un mauvais sujet, c'est vrai... mais n'est-ce pas là le résultat d'une première faute?.. Cette faute qui a fait de moi un être inutile sur la terre... si j'avais pu travailler j'n'aurais jamais connu l'vice... l'oisiveté seule m'a rendu joueur et ivrogne... ah ! je vous en prie, un regard de pitié, c'est le seul que je vous demanderai jamais.

JOSEPH.

De la pitié... en avez-vous eu pour nous ?..

DURAND.

Ah ! Julienne, rappelez-vous un instant votre amour pour moi... alors j'en étais digne... dans ce moment encore, je le mérite. car mon repentir est sincère et la résolution que je viens de prendre en est la preuve... bientôt vous n'en douterez plus... je vais vous quitter pour toujours... votre main, Julienne,

votre main... quoi! vous me refusez... pas un regard de pitié... je n'y tiens plus...

AIR :

Sans murmurer,
S'voir traité de la sorte,
Ah! c'est trop fort, je ne puis l'endurer...
Contr' votr' mépris, insensé, je m'emporte,
J'lai mérité, faut bien que j'le supporte
Sans murmurer.

(Il lui baise la main, elle pleure.)

Et toi, Joseph, ne me pardonneras-tu pas, puisque je te jure que tu pourras rester près de ta mère sans la déshonorer?

JOSEPH.

S'il est vrai que votre repentir soit sincère...

DURAND.

Tu vas en avoir la preuve. (*Joseph lui donne la main.*) Je suis moins malheureux... une grâce encore... Julienne, permettez-moi de passer par la chambre de nos enfans... j'ai besoin de les embrasser. (*Julienne fait un signe affirmatif.*) Merci. (*Il prend la main de Joseph, la serre avec sentiment, puis porte encore celle de Julienne à ses lèvres.*) Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

Mme DURAND, JOSEPH, *puis* MARIE.

Mme DURAND.

Quel est son dessein?

JOSEPH.

Comment espère-t-il vous arracher à la honte?

MARIE.

Ah! madame Durand, que viens-je d'apprendre? ruinée!..

Mme DURAND.

Digitized by Google

Helas ! oui, ma bonne Marie.

MARIE.

Si vous saviez comme tout le monde est affligé... Pauvre madame Durand ! qu'ils disent comme ça, une femme si vertueuse, le modèle des épouses... avoir un mari comme celui-là... c'est une injustice.

Mme DURAND, *à part.*

Et perdre cette estime de tout le pays !..

MARIE.

Mais où est-il donc, ce brigand ?.. Je ne suis qu'une femme, mais je veux lui dire son fait. (*On entend un coup de pistolet.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

(Ils restent un instant immobiles.)

Mme DURAND.

Je me meurs !

(Elle tombe sur une chaise.)

JOSEPH, *courant à sa mère.*

Ma mère !..

Mme DURAND.

Point de doute... c'est lui... il s'est tué !..

MARIE.

Il s'est puni lui-même.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JOLIBOIS.

TOUS.

Jolibois...

Mme DURAND.

Où est Durand ?

JOLIBOIS.

Il est mort !..

Mme DURAND.

Mort !.. Ah ! mon Dieu !

JOSEPH.

N'est-il plus d'espoir ?

JOLIBOIS.

Digitized by Google

C'est fini... Je me suis approché de lui, et il n'a eu que le temps de me dire : « Va trouver Joseph, et annonce-lui qu'il est exempt de la conscription, car il est *fils aîné de veuve.* »

JOSEPH.

Oublions ses torts, il vient de les réparer.

JOLIBOIS.

Comme ça, Joseph ne part pas... c'est moi qui le remplace... Heureusement, j'ai les quinze cents francs; ils ne changeront pas de destination, j'achèterai un homme... Quant aux meubles et à la maison, je n'en ai pas besoin.

(Il donne les titres à Joseph.)

JOSEPH.

Tu es un brave garçon !

Mme DURAND.

Mort !.. Ah ! mon fils, pardonne-moi mes larmes... Durand fut bien coupable ; mais je l'aimais tant !

JOSEPH.

Vous aurez votre fils pour vous consoler.

FIN.

C. 99589.

Digitized by Google